

L' effroi.

C'est à/par la porte d'entrée de Birkenau que j'ai rencontré l'oeuvre poignante, de Natacha Nisic.[1] Elle a filmé l'arche monumentale et les rails en un travelling d'avant en arrière qui donne un mouvement imperceptible à ce qui est devenu pour nous, par métonymie, le symbole de l'extermination des Juifs d'Europe. Il s'agit d'une image mobile, pas d'une photographie, et le mouvement fait bien plus que fixer l'image dans sa familière horreur de soixante ans ; il nous donne physiquement le vertige, il postule qu'entrer et sortir du camp est tout aussi impossible, qu'il en a toujours été ainsi, que la mémoire de ce qui s'y est passé nous l'interdit. Et pourtant, nous allons à Birkenau, nous arpentons les espaces immenses de baraques, de chemins, de voies ferrées, de chambres à gaz et de crématoires dynamités, de marécages emplis de cendres humaines, de réservoirs, de boue, d'herbe et de fleurs qui ont repoussé. Alors, Natacha filme la porte dans ce mouvement de transtrave, où, dit-elle, « l'image porte en elle sa propre contradiction. »

Jusqu'à mai 1944, les déportés arrivaient par une rampe d'accès située plus loin, entre Birkenau (ou Auschwitz II) et la gare d'Oswiecim, et aujourd'hui disparue, la *Judenrampe*. Contradiction : l'essentiel des millions de victimes qui sont parvenues à Birkenau, après avoir été entassées dans des wagons à Berlin, Salonique, Drancy ou Amsterdam n'ont pas connu cette « gare ». Et quand elle a été construite, en 1944, au moment de l'arrivée massive des Juifs hongrois, ils ne la virent pas ; enfermés dans les wagons, ils ressentirent probablement le freinage, puis l'arrêt. Si vertige ils avaient, c'était de faim, de soif, de douleur et d'effroi ; ils avaient été séparés des leurs, ils avaient vu mourir les leurs, avant d'entrer dans le wagon et pendant le voyage. Non seulement ils ne savaient pas ce qu'était cette porte, mais les 400 000 Juifs hongrois qui mourraient dans les chambres à gaz situées à l'autre bout des rails, dans quelques heures, dans quelques jours, ne la verraient même pas.

A Birkenau, Natacha a regardé et traqué les traces de la mort, les traces des morts, toujours hantée par l'impossibilité de représenter et pourtant admettant que son art, la photographie, pouvait l'aider, et nous aider, non pas à surmonter le choc de la découverte de l'Assassinat, c'est impossible, mais à accompagner la déréliction. Et son appareil a enregistré cette image, qui, comme celle de la porte de Birkenau « porte en elle sa propre contradiction ». A Birkenau aujourd'hui, les traces des morts ne sont que cendres au fond des marécages, certaines mares ayant pris la place de fosses où étaient brûlés les corps trop nombreux pour les crématoires. « Quand la cendre s'entassait et formait comme une montagne, un camion venait pour la charger et la déverser dans la rivière. 'De la nourriture pour les poissons' disaient cyniquement les Allemands ». [2] De la nourriture pour les crapauds aussi ? C'est pourtant un réservoir bétonné qui a été photographié, justement parce qu'il semblait être une empreinte de vie, même s'il s'agissait de la vie de forçats des déportés immatriculés, ceux qui étaient entrés dans le camp, ceux qui n'étaient plus que le numéro tatoué sur leur avant-bras, ceux qui étaient déshumanisés, animalisés, brutalisés, mais qui, pour un jour, pour un mois, jusqu'à la libération du camp peut-être, restaient des vivants, avant de devenir des survivants, ou plutôt, comme S. Aaron les a appelés si justement, des sous-vivants. [3]

Sur le bord du réservoir, soixante ans après sa construction, se trouve un crapaud, animal presque toujours associé aux pustules, à la laideur, au rejet, à la peur. Le crapaud verdâtre comme nouvelle métonymie du camp ? Les spécialistes des chemins de fer appellent « crapaud » les pièces de métal fixées entre le rail et la traverse qui maintiennent le rail dans

l'emplacement voulu. Ce crapaud de Birkenau serait-il la réincarnation de tous les crapauds de métal qui ont été nécessaires pour amener les Juifs à la mort, un indice de plus dans l'immense lieu de torture qu'ont essayé de baliser pour le futur les membres des *Sonderkommandos* ? « Cher découvreur, cherche partout, sur chaque parcelle de sol. Dessous sont enfouis des dizaines de documents, les miens et ceux d'autres personnes, qui projettent une lumière sur ce qui s'est passé ici. On y a enfoui de nombreuses dents. C'est nous, les ouvriers du *Kommando*, qui les avons intentionnellement disséminées sur tout le terrain autant qu'on l'a pu afin que le monde puisse trouver des preuves tangibles des millions d'êtres humains assassinés. »[\[4\]](#)

Soudain, comme une autre couche archéologique, l'image montre beaucoup plus encore. Procédé photographique de la révélation qui prend ici un sens ontologique : il n'y a pas un crapaud, mais deux, si l'on peut parler de crapaud pour l'être hybride, mi fantôme, mi tête de mort, qui surgit de l'eau bleu-nuit du réservoir, forme laiteuse, évanescence, qui provoque l'effroi tant on est saisi. D'un côté on peut y voir une laideur abominable, repoussante, comme si les insignes à tête de mort des SS resurgissaient, giclures vomies du fond du temps mortel de Birkenau, semblables à Gorgô décrite par Jean-Pierre Vernant : « Rayonnement insoutenable de la tête et des yeux, violent cri de guerre, rictus et claquement des dents –un trait rapproche (...) la face monstrueuse de Gorgô du guerrier possédé par le *ménos*, la fureur du carnage. »[\[5\]](#) L'auteur ajoute : « La « monstruosité ». (...) La figure joue systématiquement des interférences entre l'humain et le bestial. (...) Cette face se présente moins comme un visage que comme une grimace. Dans le bouleversement des traits qui composent la figure humaine, elle exprime, par un effet d'inquiétante étrangeté, un monstrueux qui oscille entre deux pôles, l'horreur et le terrifiant. »[\[6\]](#) Le crapaud/tête de mort de Birkenau, comme Gorgô, « traduit l'extrême altérité, l'horreur terrifiante de ce qui est absolument autre, l'indicible, l'impensable, le pur chaos : pour l'homme l'affrontement avec la mort, cette mort que l'œil de Gorgô imposent à ceux qui croisent son regard, transformant tout être qui vit, se meurt, et voit la lumière du soleil en une pierre figée, glacée, aveugle, enténébrée. »[\[7\]](#) Qu'on ne prenne pas pour cuistrerie ce détour par le mythe de Gorgô si remarquablement explicité par Jean-Pierre Vernant. Tant de déportés, à commencer par Primo Levi, ont cité Dante, leur culture classique l'imposait comme une évidence.

L'effet de sidération induit par le crapaud photographié par Natacha est une mise en abyme de Birkenau. Les SS à tête de mort ont produit des morts en série, dans cette concentration industrielle à l'organisation planifiée : regroupement dans des structures adaptées à la mise à mort, chimie du Zyklon B, fours crématoires, au service du crime contre l'humanité. Le travail à la chaîne faisait passer, en une plateforme technique très élaborée, les victimes de la rampe de sélection, lieu du triage, à l'assassinat, opération de « désinfection » industrielle. Ne s'agissait-il pas de bacilles, de vermine, d'animaux ? Et pourtant qui étaient les animaux ? « Tout était exécuté par eux-mêmes, [les Nazis] les chiens bipèdes aidés des chiens quadrupèdes. »[\[8\]](#) Ce membre du *Sonderkommando* rejoint le témoignage d'Edmond Michelet qui décrit la cruauté avec laquelle les gardiens de Dachau s'acharnent sur un vieillard juif comme une « une rage bestiale dont il faudrait demander pardon aux animaux de la dire bestiale »[\[9\]](#).

L'effroi que l'on ressent devant le crapaud-fantôme de Birkenau naît de notre horreur des criminels, mais bien plus encore, de notre immense compassion pour les victimes. Cette unique trace de vie, assemblément de cendres revenues flotter à la surface visible, nous implore. Comment osons-nous parler de notre effroi, mot même que seuls les assassinés eussent pu dire ; mais ils n'ont pas dit, justement, ceux qui ont ressenti cet effroi là dans ce lieu-là. Les chasseurs emploient l'expression « partir d'effroi » pour les animaux traqués qui s'enfuient de frayeur. Les bourreaux étaient bien des chasseurs,[\[10\]](#) mais les proies étaient des êtres humains, des enfants, des femmes, comme celles qui ont été photographiées par l'appareil de résistance des membres des *Sonderkommandos*, tout près du réservoir au crapaud justement. [\[11\]](#) Les textes et les photographies de ces esclaves des chambres à gaz

et des fours crématoires sont insoutenables, mais ces témoins qui se savaient condamnés à mort les ont réalisés, cachés comme des « bouteilles à la terre »^[12] : « Le feu de l'enfer tend ses langues comme des bras ouverts, s'empare du corps (...) Les cheveux prennent feu en premier. La peau se gonfle de bulles qui crèvent au bout de quelques secondes. Les bras et les jambes se contorsionnent, veines et nerfs se tendent et font remuer les membres. Le corps s'embrase déjà tout entier, la peau s'est crevassée, la graisse coule, et tu entends le grésillement du feu ardent. Tu ne vois plus de corps, seulement une fournaise de feu infernal qui consume quelque chose en son sein. Le ventre éclate. Les intestins et entrailles en jaillissent, et en quelques minutes il n'en reste plus trace. La tête met plus de temps à brûler. Deux petites flammes bleues scintillent dans les orbites ; les yeux qui se consomment avec la cervelle tout au fond, et dans la bouche se calcine encore la langue. Tout le processus dure vingt minutes – et un corps, un monde, est réduit en cendres. »^[13]

[1] L'œuvre se trouve au Mémorial de la Shoah, rue Geoffroy Lasnier à Paris

[2] Témoignage du *Sonderkommando* Yakov Gabbay, *Des voix sous la cendre*, Calmann-Lévy, 2005, p.289.

[3] Soazig Aaron, *Le non de Klara*, Pocket, 2004, 158 pages.

[4] Témoignage du *Sonderkommando* Zalmen Gradowski, 6 septembre 1944, *Des voix sous la cendre*, op .cit., pp.71-72.

[5] Jean-Pierre Vernant, *La mort dans les yeux. Figures de l'autre en Grèce ancienne*, Artémis, Gorgô, Hachette, 1985, p.42.

[6] *Idem*, p.32.

[7] *Idem*, p.12.

[8] Zalmen Gradowski, *Notes, (1944)*, *Des voix sous la cendre*, op.cit. p.10

[9] Edmond Michelet, *Rue de la liberté*, Seuil, 1955, p. 103.

[10] Christian Ingrao l'a démontré dans son travail sur les intellectuels SS du SD dans les groupes de tueries mobiles. A paraître, Gallimard, 2006.

[11] « Femmes poussées vers la chambre à gaz du crématoire V d'Auschwitz [de Birkenau] », août 1944, Oswiecim, Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau, photographie d'un anonyme du *Sonderkommando*, reproduite dans l'admirable livre de Georges Didi-Huberman , *images malgré tout* , Minuit, 2003, p.26.

[12] Georges Didi-Huberman, op.cit.

[13] Zalmen Gradowski, « Au cœur de l'enfer », *Des voix sous la cendre*, op.cit., p.152